

vint sur ses pas jusqu'à la maison de Jean-Marie et s'approcha du lit où la Mariotte, aidée du docteur, déshabillait la victime.

Il la contempla très attentivement, remarquant la taille développée, les membres robustes, la carrure masculine de cette jeune femme.

Puis il prit ses mains et les considéra plus longuement encore.

Les mains étaient larges, point luides cependant, mais très fortes ; les doigts longs et puissants, aplatis aux extrémités par le perpétuel usage de la plume.

Il prit silencieusement la mesure de ces mains, de ces extrémités de doigts d'une ampleur professionnelle peu commune chez une femme.

Il allait se retirer, quand le docteur le retenait :

— Pourvu que j'arrive à la faire parler ! dit-il à voix basse.

— Cela simplifierait fort l'instruction, en effet, sourit faiblement le commissaire en marchant vers la porte.

— Bien curieux, ce double crime !

— Bien curieux !

— Isaac a trouvé là une mort digne d'un drôle de cette espèce... Mais cette pauvre femme ?

— Hum !... foussota l'homme de la police.

— Pourquoi l'a-t-on assassinée ? continua le docteur.

Le commissaire, qui était en même temps l'ami du docteur, se pencha brusquement vers lui.

— Ou bien encore pourquoi a-t-elle assassiné ? souffla-t-il.

Et il rejoignit à grands pas la voiture, laissant sur le seuil le docteur tout abasourdi de cette appréciation inattendue.

FIN DU PROLOGUE

PREMIERE PARTIE

I

A mi-chemin de la chapelle de *Notre-Dame-de-l'Île* et du village de *Saint-Christ*, on voit briller jour et nuit, au bord du Rhône, les feux perpétuellement allumés de la verrerie Forster.

Un kilomètre et demi environ se sépare de Vienne, la ville manufacturière aux puissantes usines, aux nuées de travailleurs, aux remuantes agglomérations ouvrières.

Le grand fleuve qui la borde n'apporte pas seulement la fertilité à ses jardins et la fraîcheur à ses rives, il est surtout d'une énorme facilité pour l'écoulement rapide et économique de ses produits.

De près, la verrerie Forster est une ruche industrielle en continue animation, pleine de bruit, de chant et d'entrain.

De loin, elle apparaît comme un groupe imposant de bâtiments, de hangars et de magasins où s'agite toute une population laborieuse.

C'est la nuit surtout qu'elle offre l'aspect le plus étrange, le plus fantastique même.

Ses clartés ardentes se reflètent dans les rapides eaux du Rhône. Les ouvriers demi-nus, debout ; les bouteilles incandescentes circulant dans leurs mains, approchées de leurs lèvres, soufflées, percées, arrondies avec une prodigieuse prestesse ; les enfants qui les emportent en hâte au bout de longues piques de fer, les ordres du contre-maître qui retentissent dans le silence, et le chant rythmé du travailleur, qui débute comme une fanfare et s'éteint, sous la fatigue grandissante, comme une sorte de râle : ce mouvement fébrile dans cette lumière brûlante, cette chaleur de fournaise et ce labeur sans trêve dans une atmosphère épouvantable, rappellent vaguement aux

imaginations frappées les légendes du moyen âge.

A cette époque, les marchands ou les écumeurs qui auraient descendu le Rhône, la nuit, sur une barque pontée, auraient dit en se signant :

— C'est l'enfer !

Aujourd'hui, les promeneurs qui viennent respirer un peu d'air pur dans les chaudes soirées d'été, jettent à travers le fleuve un regard curieux vers l'écluse industrielle, et disent avec un soupir de commisération :

— Quel enfer !

En 1855, la verrerie appartenait à un vieillard d'humeur atrabilaire, d'une grande probité commerciale, et dont l'intelligence peu commune avait imprimé la plus fructueuse impulsion à l'industrie qu'il dirigeait.

On l'estimait beaucoup dans le pays, on l'aimait moins sauf ses ouvriers pourtant, dont il défendait les intérêts autant que les siens propres.

Son caractère avait des angles d'une dureté telle que tout le bon vouloir de ses voisins était venu se briser contre eux.

Il n'avait pas été heureux dans son intérieur, il ne l'était point encore ; l'excuse était vraie et pouvait être excellente ; mais elle ne suffisait point à lui rallier les sympathies.

Marié tard à une femme coquette et dissipatrice, elle avait administré fort mal ses finances, blessé ses sentiments intimes et piétinement élevé ses deux enfants.

Depuis sa mort arrivée dix ans plus tôt, M. Forster s'était renfermé dans un isolement farouche dont il ne sortait que de loin en loin pour échapper aux sollicitations amères de sa fille et de son fils.

L'existence de ces jeunes gens était, en effet, des plus moroses.

Laurent avait vingt-quatre ans, des goûts de plaisir, une nature violente et cauteleuse à la fois, et, de par l'autorité paternelle, que rien ne faisait fléchir, il surveillait l'exploitation de la fabrique, donnait l'exemple de l'assiduité, de la gravité, du renoncement aux distractions mondaines.

Sabine, imagination vive, cœur sec, où l'orgueil très développé tenait lieu de chaleur et de tendresse, portait avec impatience la solitude où se confinait sa majorité prochaine.

Elle eût aimé la toilette, les fêtes, les hommages et la jalousie de ses pareilles.

Tout au contraire, la monotonie de son genre de vie arrachait aux jeunes filles viennoises, moins riches et moins jolies qu'elle pourtant, cette exclamation de pitié :

— Pauvre Sabine !... comme elle doit s'ennuyer à la Verrerie !

Ah ! oui, elle s'ennuyait certes. Rien ne saurait dépeindre le vide de ces journées lentes... lentes... qu'un but utile ne remplissait pas, qu'un principe religieux n'éclairait jamais.

Diriger l'intérieur de cette maison austère, tenir la lingerie et la pharmacie usuelle que M. Forster avait établies en faveur de son nombreux personnel, distribuer des secours et donner des layettes !...

Elle en baillait d'écœurement en retournant chaque matin à sa tâche.

Peut-être, pourtant, y avait-il dans ces prévoyances maternelles, dans ces soins charitables, un aliment secret, une force, un zèle qu'elle n'y savait point trouver.

Il eût fallu être chrétienne pour dégager de ces détails obscurs et de ce travail modeste le parfum subtil, la foi reconfortante qu'ils pouvaient trouver.

Mais Sabine l'était bien peu.

Elevée par une mère ignorante et légère dans la religion protestante, qui était celle de toute cette famille, et que Mme Forster trouvait encore trop difficile à suivre, la jeune fille avait grandi sans rien apprendre et sans croire beaucoup.

Trop absorbé par les affaires pour trouver le temps de veiller à l'éducation de ses enfants, M. Forster s'était